

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 27

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253028>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUAY



N° 27

Supplément du Dimanche 5 Juillet

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

Il y avait aujourd'hui une si grande différence avec la vie d'autrefois ! Lucien, sans doute, alors comme maintenant, habitait presque constamment Paris, ce qui était naturel chez un homme à qui la vie innocuée et un peu trop paisible des Elisiades ne pouvait convenir ; Mme Dechevrelle le voyait souvent, toutefois ; il restait près d'elle, une quinzaine, un mois, deux mois dans la belle saison. Il n'avait rien à Paris qui l'attirât trop, particulièrement et le retint ; l'absence s'était aggravée, elle était aujourd'hui devenue définitive.

La maison de son fils, sa place n'était plus auprès d'elle, aux Elisiades, mais là-bas, loin d'elle, près de sa jeune femme.

Mme Dechevrelle pensait qu'il faut bien s'attendre à ces changements ; ils sont apportés par l'âge et les nécessités de la vie, mais ils n'en étaient pas moins durs pour elle, et jamais elle ne se serait imaginée, bien qu'elle aimât profondément son fils, que Lucien lui manquerait autant.

Elle regrettait aussi...

Oui, elle n'était point sans s'adresser des reproches à elle-même ; son attitude à l'égard de la femme de Lucien n'avait point été ce qu'elle aurait dû être ; elle le reconnaissait parfois. Si Lucien aimait Claire Feuillode avec cette persistance, il fallait bien en somme qu'elle fût digne d'être aimée.

Et toutes les raisons que son fils lui avait données, à l'époque où il lui annonçait ses intentions de mariage, lui revenaient en foule avec force. A certains moments, elle était prête à les goûter et à se donner tort à elle-même.

— Ah ! vous avez bien raison, disait Mme Maréchal, de ne plus penser à ces enfants ingrats. Je vous approuve surtout de ne pas recevoir cette demoiselle Feuillode, fille d'un...

— C'est la femme de mon fils, mon amie.

— Il vous fait souffrir, votre fils !

— Mais puisqu'il l'aime. Oh ! il a tort ; mais, que voulez-vous !

— Ah ça, ma bien chère amie, je ne comprends plus. Vous dites aujourd'hui blanc et hier vous disiez noir.

— Ne parlons plus de cela. Je sens croître ma peine toutes les fois que j'en parle.

Une demi-heure après, elle en parlait encore ; et quand Mme Maréchal était partie, elle appelait M. Létang pour en parler de nouveau.

Depuis six mois que Lucien était marié, il n'avait paru qu'une seule fois aux Elisiades.

Il était venu comme par devoir ; Mme Dechevrelle, dans son amertume, eut presque dit : par convenance, et la visite ne s'était guère prolongée. Non point que Lucien se fut désaffectionné, mais une plus forte affection l'appelait à Paris, vers le délicieux petit intérieur qu'il s'était fait dans la joie des premières semaines, près de Claire, adorable toujours.

Pourquoi Mme Dechevrelle ne voulait-elle point la recevoir ?

Au fond, il en voulait à sa mère de cette marque de mésestime, qui non seulement n'était pas méritée, mais qui eût paru cruellement injuste à qui aurait connu les choses ; à ce point que Mme Dechevrelle eût dû implorer des pardons au lieu de montrer des méfiances et des mépris.

De cette situation, Lucien, pourtant, ne pouvait s'accuser, et il était contraint de plaindre beaucoup plus le père de Claire Feuillode que sa mère à lui. Ce sentiment, sa peine intime, il les portait toujours ; il essayait d'oublier : il n'y parvenait qu'à côté de Claire.

Ce n'était point seulement, sans doute, la douleur de la séparation qui avait affaibli Mme Dechevrelle, à ce point qu'elle ne sortait plus guère du château. Mais

sa disposition malade, plus encore que l'affaiblissement du vieil âge qu'elle n'avait pas encore atteint, s'aggravait par les maux de l'absence. Rien ne lui disait plus rien.

Son fils lui écrivait. Mais quoi! le papier est bien froid; il ne remplace pas deux yeux qui vous regardent, une main que l'on peut serrer, et la voix surtout, quand l'être aimé parle et s'inquiète, et vous encourage et vous égaie.

Elle aurait presque consenti, maintenant, à voir sa bru, pourvu qu'elle revît plus souvent son fils.

Une après-midi, on vint avertir Lucien qu'un monsieur demandait à lui parler.

— Qui est-ce?

— Un monsieur âgé, avec une valise. Il n'a pas de carte de visite... Lataut... Lutant...

— C'est le bon M. Létang!

Lucien se leva. Il était dans son cabinet, écrivant quelques lettres avant de sortir; il courut vers la porte. M. Létang était là, vénérable toujours dans sa simplicité, avec la valise qu'il avait portée lui-même du fiacre jusqu'au premier qu'habitait Lucien. Son front fumait. Ses cheveux, tout autour du chef brusquement décoiffé, faisaient comme une auréole inachevée et lui donnaient l'air d'un de ces vieillards naïvement sculptés dans les bas-reliefs, figures candides.

Lucien le débarrassa lui-même de sa valise, de son parapluie, de son chapeau un peu déprimé par un mouvement maladroit; il l'entraîna jusqu'à un fauteuil.

— Et ma mère?

— Je venais pour cela, répondit l'honnête M. Létang.

Il respira, s'épongea le front.

— Serait-elle plus mal?

— Non... c'est-à-dire si... Je disais bien: non. Enfin elle n'est pas bien, sans être toutefois dans un état à donner de l'inquiétude.

— Vous m'avez fait peur!

— Je n'aurais pas attendu jusqu'au moment où l'on peut concevoir des craintes, et ma visite, qu'elle ignore, n'est pas pour vous effrayer, au contraire...

— Vous avez chaud, monsieur Létang?

— Non, merci. Ce fauteuil est excellent; il repose. Le voyage, du reste, est facile de Tours à Paris. Ce n'est pas comme au temps de ma jeunesse. Dans un train, il est vrai, on ne voit pas aussi bien le paysage que dans nos antiques voitures; les arbres, les maisons, passent trop vite; mais on y a des idées, on se concentre davantage... Et c'est là précisément que l'idée d'aller vous voir m'est venue. Oui, ce matin, je ne croyais pas, mon cher Lucien, avoir le plaisir de causer avec vous.

— Comment cela?

— Je puis vous l'avouer. J'avais pris deux jours de congé...

— Oh! de congé, monsieur Létang!

— Mais sans doute. J'ai mes fonctions aux Elisiades, des occupations de diverses natures; je n'aurais jamais quitté le château sans prévenir Mme Dechevrelle que ma sœur d'Orléans me demandait et désirait me voir. Une fois dans le train, je me suis dit qu'il me serait agréable de vous rendre, à vous aussi, une petite visite. Et me voilà sans m'être fait annoncer, ce qu'il faut me pardonner, car on fait des escapades à tout âge...

— Vous êtes toujours excellent, monsieur Létang.

— Ma sœur est encore meilleure que moi, répliqua le digne homme en souriant, et elle me pardonnera d'avoir brûlé Orléans au lieu d'aller la voir. J'avais d'ailleurs à vous parler, et sérieusement.

Lucien redevint grave tout à coup, et à une certaine gêne de son ancien précepteur, il sentait vaguement que M. Létang ne lui parlait pas avec sa véracité ordinaire. Une escapade, M. Létang! M. Létang brûlait Orléans! M. Létang avait eu tout à coup des idées dans le train! Cependant Lucien attendit, mais ses yeux restaient fixés sur le bonhomme, qu'ils gênaient.

— Voici, reprit M. Létang, ce que je me suis proposé. Je vois une chose qui me navre, et je la vois tous les jours. Mme Dechevrelle, votre mère, aurait le plus grand désir de vous embrasser plus souvent; elle ne me l'avoue pas; je n'ai reçu d'elle aucune confidence, mais je crois bien qu'elle vous verrait avec plaisir installé aux Elisiades pour quelque temps, et non pas seul...

— Je lui amènerais ma femme?

— Oui... mais attendez... Elle ne m'en a point manifesté le désir. C'est moi qui viens, de moi-même; je brûle Orléans pour vous exprimer l'idée que j'ai conçue. Si vous faisiez quelques avances à Mme Dechevrelle, je suis sûr qu'elle vous recevrait à bras ouverts, vous et Mme Lucien Dechevrelle.

— Je le crois aussi, monsieur Létang. Seulement, vous ne savez pas mentir. C'est ma mère qui vous envoie.

— Je ne l'ai pas dit.

— Eh bien! avouez-le, je comprends bien que ma mère ne puisse faire les premières avances, vous avez imaginé ensemble un petit plan; j'en suis ravi. Monsieur Létang, j'irai aux Elisiades dès demain, j'amènerai ma femme à ma mère, et je demanderai pardon s'il le faut à ma mère, car enfin elle aurait tous les torts, et moi aucun, que je n'en devrais pas moins agir à son égard comme s'ils étaient tous de mon côté.

— Quel élève j'ai fait, mon Dieu! s'écria M. Létang, surpris de son œuvre propre, il a des mots qui partent du cœur! et comme j'ai été bien deviné! On ne le trompe pas; on ne vous trompe pas, mon enfant, parce que vous avez une nature droite.

— Il faut que vous jugiez vous-même, mon cher monsieur Létang, de l'objet du litige et de la bouderie avec ma mère. Je vais vous présenter ma femme, vous ne la connaissez pas.

— Non, mais, j'en suis sûr, elle est charmante!

— Vous êtes des nôtres pour deux jours, c'est entendu. D'ailleurs Mme Lucien Dechevrelle ne voudra pas vous laisser partir. Vous sentez bien, monsieur Létang, que je lui ai souvent parlé de vous.

— Ce n'était vraiment pas la peine.

— Elle a le désir de vous connaître.

— Vous êtes trop bons, tous, mille fois trop bons pour moi.

Claire bientôt arriva, et quand elle passa dans le plein jour de la fenêtre avec sa radieuse tête blonde, le père Létang ne put s'empêcher de murmurer:

— Si je n'avais pas l'âge que j'ai, ce serait mon premier amour.

Il y avait tant de candeur dans cette exclamation que Lucien et Claire en sourirent. Au moins M. Létang ne mettait pas de fadeur dans ses compliments. Bien qu'il eût fait de fortes humanités et qu'il connût tout ce que les anciens ont si bien dit sur les belles

personnes de leur temps, M. Létang poussait la bonté jusqu'à ne jamais citer de latin. Lucien poussa légèrement vers lui Claire qui tendit le front.

M. Létang l'embrassa maladroitement; de sa vie il n'avait eu pareille aubaine.

Mme Dechevrelle, la mère de Lucien, pensa-t-il, ne pourra pas résister à tant de charme, elle aimera sa bru, c'est certain.

Et M. Létang s'imaginait déjà Claire dans le parc, passant en légère toilette d'été, animant la maison, versant un rayon de gaieté sur la tristesse du château.

Il se demandait déjà en lui-même quel objet il pourrait tourner très particulièrement pour elle, à l'effet d'un cadeau qu'elle accepterait en bon souvenir de son séjour aux Elisiades. Cet objet serait ciselé comme pas un. Ce serait le chef-d'œuvre de M. Létang.

Lucien, comme on l'a vu, s'était prêté de bonne grâce aux susceptibilités de sa mère; et Claire, quand elle apprit le but de la commission de M. Létang, loin de ressentir quelque amertume de la façon détournée dont Mme Dechevrelle mère avait tenté d'agir, se sentit toute joyeuse. Claire ignorait le principal

motif de l'éloignement de Mme Dechevrelle, elle croyait seulement que la mère de Lucien était piquée de ce qu'il n'eût pas préféré Mlle Maréchal. Elle se prépara à plaire là-bas, ce qui ne serait pas difficile assurément.

Ils partirent le lendemain, laissant M. Létang ravi au buffet des Aubrayes, d'où il regagnerait Orléans pour s'arrêter chez sa sœur: cela était pour ménager encore Mme Dechevrelle et lui donner à croire que M. Létang avait ponctuellement trompé son ancien élève — pour le bon motif. L'excellent homme les rejoindrait demain aux Elisiades, auprès de Mme Dechevrelle et jouirait du triomphe de sa diplomatie.

Lucien avait résolu ceci: loin de laisser les choses languir, il croyait qu'il valait mieux les brusquer. Sans se faire annoncer, il arriverait avec sa femme aux Elisiades, comme s'il venait demander grâce de lui-même, sans être pressenti ni incité; sa mère d'ailleurs l'attendait peut-être. Il lui dirait:

(A suivre)

Paul MARROT.



Le château d'Europe au Bosphore

A l'extrémité de la presqu'île des Balkans, actuellement incendiée, massacrée et ensanglantée par une révolution terrible, se trouve sur le Bosphore une contrée enchantée, idyllique.

Après la vue de la péninsule, crachant pour ainsi dire le fer et le feu, noire de la fumée de la poudre et de la dynamite autant que le rouge du sang des crimes et des meurtres, c'est un délassément pour l'œil comme pour le cerveau qui s'offre au voyageur lorsqu'il a traversé le bras de mer qui sépare le quartier européen du quartier asiatique de Constantinople.

Les sombres cyprès, les haies ombragées de laurier et les platanes séculaires, d'où se détachent à demi cachées les châteaux de marbre blanc, les vieilles ruines grises qui nous racontent

l'histoire de temps arriérés, les kiosques, les villages et les villas scintillantes présentent à l'œil un paysage enchanteur.

Au milieu du détroit se dressent deux châteaux-forts, l'un sur la rive européenne, l'autre sur la rive asiatique. Ces deux châteaux, construits par Mahomet II étaient redoutés depuis longtemps, étant employés comme prisons pour les condamnés politiques.

Les tours colossales dont ils sont pourvus, datant de 1452 ne mesurent pas moins de 5 mètres d'épaisseur des murs.

Il est à espérer toutefois que ni les temps ni les guerres avec leurs engins éminemment destructifs ne s'attaqueront à ces vieilles reliques des temps passés qui renferment tant de souvenirs.